# Théâtre Français. *Le Philinte de Molière*.

Je ne sais pourquoi on a donné un pareil titre à cette comédie, et pourquoi ce titre lui est resté : *Le Philinte* de Fabre d'Eglantine n'est point *Le Philinte* de Molière ; c'est un égoïste odieux et triste. La pièce devrait être intitulée *L’Égoïste*; c'est la meilleure qu'on ait faite sur ce vice si funeste à la société, et destructif de tous les principes sur lesquels elle est fondée. L'égoïste est un homme qui ne veut de la société que ses bénéfices sans ses charges ; il ne sait pas que les jouissances naissent des devoirs, comme les plaisirs des besoins : malheureux par raisonnement et par calcul, claquemuré dans son triste individu, étranger à tout sentiment, à tout affection ; il finit par être à charge à lui-même, et de l'existence il ne lui reste plus que la végétation.

L'égoïsme infecta la dernière moitié du dix-huitième siècle : c'est la suite naturelle de l'excès de la civilisation. Quand les mauvaises mœurs ont multiplié les moyens de s'isoler, de se détacher de ses semblables ; quand les devoirs de père, d'époux et d'ami, ne sont plus que des corvées ridicules, il en résulte un état de choses où les honnêtes gens ne sont plus que des dupes, et où le miel des abeilles devient la proie des frelons : l'égoïsme est une gangrène née du dernier degré d'inflammation de tous les vices, c'est la pourriture du corps social.

Barthe a fait *L'Homme personnel*; Cailhava, *L'Egoïste*: tous les deux ont échoué ; ils n'avaient pas assez de talent, et l'égoïsme avait trop de protecteurs. L'auteur de *Philinte* a conçu plus fortement son sujet ; il a rétabli un contraste frappant entre l'égoïste qui se concentre dans son propre intérêt et l'être social par excellence qui n'est touché que de l'intérêt de ses frères. Alceste, dans la pièce, est un prodige d'humanité ; Philinte, un monstre d'insensibilité : ce plan n'a point été fourni par Molière, mais par Jean-Jacques Rousseau. Ce Philinte, soi-disant de Molière, n'a de commun avec Molière que les noms de Philinte, d'Alceste, d'Eliante et de Dubois. C'est faire un vol bien misérable à l'auteur du *Misanthrope*, que de lui prendre les noms de quelques-uns de ses acteurs : un larcin plus considérable n'était pas à la portée de Fabre-d'Eglatine : il fallait avoir un esprit d'une autre trempe que le sien pour dérober à Molière quelque chose de son bon sens, de son comique et de son style. Molière a peint un honnête homme dont le zèle pour la vertu dégénère en humeur atrabilaire, dont l'intolérance et l'austérité ne sont point de son siècle : cet homme est aussi ridicule dans le monde que le serait un philosophe qui se promènerait dans les rues de Paris avec la robe de Caton le censeur. Jean-Jacques rousseau, espèce de misanthrope qui s'était fait voir et peindre avec la robe d'un Arménien, imagina un autre Alceste que celui de Molière ; il prétendit refaire *Le Misanthrope* sur un autre plan : son Alceste devait être un don Quichotte d'humanité, un redresseur des torts et griefs, un chevalier armé contre les injustices, prenant fait et cause pour tous les opprimés, et fondant, la lance en arrêt, sur tous les oppresseurs. A ce sublime mortel, il opposait un lâche et vil égoïste, plein de mépris pour les honnêtes gens dont il n'a rien à redouter, ménageant les fripons qu'il craint, indifférent sur les abus et les vices dont il ne souffre point ; mais jetant les haut-cris dès que son intérêt est blessé.

Jean-Jacques Rousseau est assez galant homme pour convenir que son plan, beaucoup plus raisonnable que celui de Molière, a cependant un défaut essentiel ; c'est qu'il ne peut produire qu'une comédie froide et ennuyeuse. Cet aveu n'a point découragé Fabre-d'Eglantine, et il a mieux réussi que le philosophe de Genève ne l'avait espéré. L'auteur de *Philinte* n'a pas fait, il est vrai, une comédie plaisante, ingénieuse, brillante ; il a fait un drame triste, pédantesque, hérissé de déclamations, mais où il y quelque intérêt, quelque chaleur, et une situation très théâtrale, présentée avec beaucoup d'art.

Comment Fabre, qui connaissait nos mœurs, n'a-t-il pas craint d'effrayer et d'accabler notre faiblesse par un excès de sublimité et d'héroïsme que nous sommes à peine capables d'admirer ? Immoler son intérêt à celui d'un ami, c'est déjà le dernier degré de la vertu la plus rare ; mais sacrifier sa santé, sa fortune pour des étrangers et des inconnus, uniquement parce qu'ils sont hommes, cela est trop beau pour une comédie. Les conseils de l’Évangile n'ont rien de plus divin : prêcher à des homes corrompus une morale si parfaite, c'est peut-être les rebuter plutôt que les instruire.

On rit peu au *Philinte*: une couleur sombre est répandue sur tout l'ouvrage ; c'est une collection de satires, d'hyperboles chagrines, dans le goût et non dans le style de Juvénal. Fabre est bien faible du côté de l'élocution : c'est un rhéteur plus qu'un poète dramatique : mais ce rhéteur est lâche, diffus, incorrect, sans éclat et sans énergie dans l'expression : cependant il est soutenu par une certaine chaleur et par une sorte d'amertume ; ses vers, quoique très médiocres, semblent dictés par l'indignation : il y a de l'élan dans les sentiments et dans les pensées ; mais de la négligence, de la dureté, de la barbarie dans le style. C'est à la pièce qu'on peut appliquer ce vers de Piron :

Et malheureusement ce qui vicie abonde.

Ce qui *vicie* dansle *Philinte*, c'est la versification et le style ; et malheureusement ce qui abonde, ce sont les amplifications, les tirades, les lieux communs, le verbiage et le galimatias. Il y a très peu d'actions dans la pièce, encore moins de comique ; les sottises d'un valet, la caricature d'un procureur, sont à peu près les seules gentillesses qui puissent dérider le spectateur. L'avocat est un beau caractère d'honnête homme, plus sage, plus paisible, plus modéré qu'Alceste, mais avec beaucoup moins d'éclat et de grandeur. L'avocat remplit les devoirs de sa profession ; le comte Alceste s'est fait avocat, le protecteur des opprimés, par le seul enthousiasme de l'humanité.

Pour ce qui regarde le procureur, l'auteur lui a donné le sublime et la perfection de la fourberie et de la méchanceté : c'est un homme ferme et inébranlable dans ses principes de friponnerie ; en un mot c'est un homme digne du nom de Rollet que Fabre lui a donné, et dont Boileau avait fait une mention si honorable en accolant à ce nom de Rolllet l'épithète de fripon, du vivant même de ce fameux procureur. Il paraît que le hardi satirique n'appréhenda point que Rollet, si plaisamment interpellé, ne lui servit un plat de son métier en lui intentant un bon procès. Ce Rollet joignait à son talent prodigieux pour la rapine, le mérite rare d'entendre la plaisanterie : il avait les mains crochues, mais l'esprit bien fait. Le premier président s'amusait quelquefois à mettre à l'épreuve la douceur du caractère de cet honnête procureur. « Maître Rollet, lui disait-il en pleine audience, vous êtes un fripon, vous êtes un coquin, vous méritez d'être pendu. » Rollet, fort de sa conscience, répondait sans s'émouvoir à ces agréables paroles : *Monseigneur a toujours le petit mot pour rire*. Il s'en faut bien que tous les procureurs aient la même philosophie.

J'observe que dans le siècle de Rollet, la littérature et le théâtre n'ont nullement ménagé cette classe d'hommes qui font leurs affaires en se chargeant de celles d'autrui. Je ne doute pas que tous ces mauvais plaisants n'aient été très injustes, mais du oins leur injustice est restée impunie. En 1682, les procureurs furent joués en plein théâtre, à l'hôte de Bourgogne, par l'ancienne troupe italienne. La pièce était une satire des plus sanglantes, intitulée : *Arlequin Grupignan*, ou *La Matrone d'Ephèse*. Elle eut le plus grand succès, ainsi que l'atteste Boursault dans *Le Mercure galant*. Il semble que ce poète ait voulu mettre le comble à l'insulte faite aux procureurs, en introduisant maître Sangsue et maître Brigandeau, l'un procureur au parlement, l'autre procureur ua Châtelet, lesquels se disent mutuellement les plus terribles vérités. Le premier prétend que ce sont les procureurs au Châtelet que l'on berne dans la pièce italienne ; l'autre soutient que ce sont les procureurs au parlement. Beaucoup d'autres anciens poètes comiques se sont égayés sur le compte des procureurs sans qu'on se soit mis en devoir d'arrêter cette licence. Les juges eux-mêmes n'étaient pas quelquefois à l'abri de l'épigramme ; il semblait que le gouvernement eût abandonné aux traits malins de Thalie, la robe, l'épée, et tous les états, les marquis n'étaient pas plus épargnés que les bourgeois ; on ne faisait justice que des personnalités. On laissa jouer les marquis et les procureurs ; mais Mad. de Maintenon fut vengée : l'ancien théâtre italien fut détruit pour s'être moqué d'une dame aussi illustre, sous le nom de *La Fausse Prude*; il n'y eut que le pauvre abbé Cotin qui fut livré sans pitié au ressentiment de Molière.

Terminons cette longue digression dans laquelle M. Rollet vient de m'engager. Ce rôle est fort bien joué par Devigny, et celui du valet par Thénard. Baptiste aîné remplit convenablement le personnage de l'honnête avocat ; mais ce ne sont là que des rôles subalternes ; les deux principaux sont ceux d'Alceste et de Philinte. Dans le premier, Molé faisait adirer autrefois son énergie, sa chaleur, sa sensibilité : il répandait sur Alceste beaucoup de mouvement, d'éclat et de dignité, et lui imprimait un grand caractère. Fleury, dont les moyens ne sont pas les mêmes, joue le rôle d'une manière un peu différente ; il y met plus de profondeur et d'amertume. J'ai saisi cette occasion de rappeler au souvenir des amateurs un acteur trop tôt oublié, Molé, le plus brillant des comédiens de notre âge, et celui dont le talent fut le plus étendu et le plus flexible.

Fabre-d'Eglantine se proposait, en composant sa comédie, d'écraser *L'Optimiste* de Collin, rival pour lui très redoutable, et d'éblouir le vulgaire par un grand étalage de morale sévère : il n'atteignit ni l'un ni l'autre but. *L'Optimiste* de Collin est resté au théâtre, peu suivi, mais estimé ; et le public n'a point pris au pied de l lettre les sermons de l'auteur de *Philinte*.

Geoffroy.